

LA VIE PARISIENNE



Le crayon, lui aussi, est une arme de combat.

Le Concours de " La Vie Parisienne "

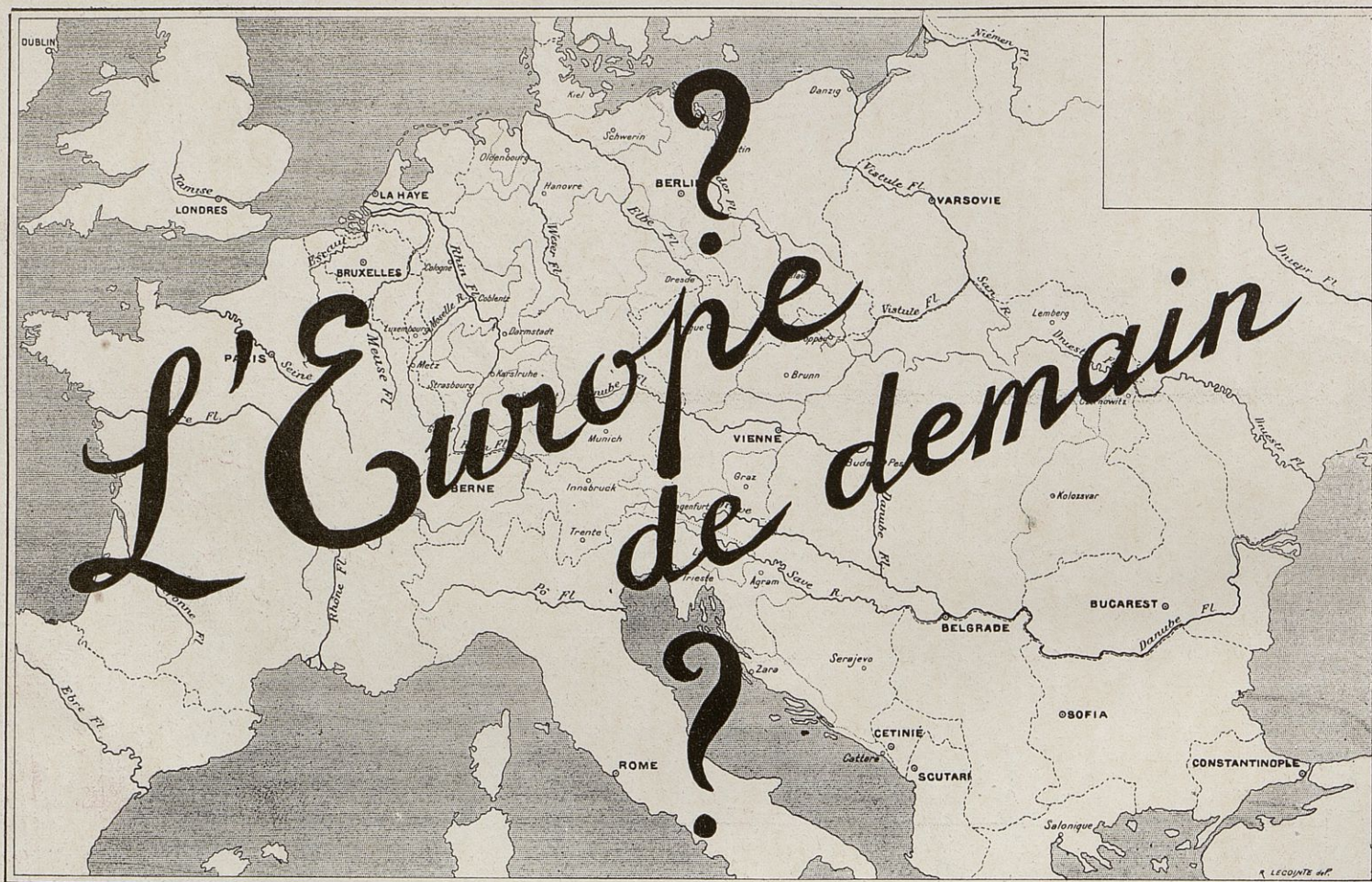
Quelle sera la Carte de l'Europe de demain ?

10.000 francs de Prix, dont 5.000 francs en Espèces

1^{er} PRIX : 2.000 FRANCS EN ESPÈCES

Nous recevons chaque jour, par dix et par cent, des cartes de l'Europe remaniée par nos lecteurs : l'intérêt passionné que dans tous les pays a soulevé notre concours dépasse toutes nos espérances. Rappelons cependant que LE CONCOURS NE SERA CLOS QUE LE 15 FÉVRIER.

Toutes les personnes qui n'ont pu se procurer encore notre carte-concours n'ont qu'à nous en adresser la demande en y joignant 60 centimes en timbres-poste : elles recevront satisfaction par retour du courrier.



Rappelons que tout le monde est admis à prendre part à notre concours, dont l'exécution est très facile, et que chaque concurrent est libre d'envoyer un nombre illimité de solutions.

AU BON MARCHÉ

PARIS

Maison A. BOUCICAUT

PARIS

Lundi 8 FÉVRIER et jours suivants

BLANC

Toiles, Trousseaux, Linge confectionné



ON DIT... ON DIT...



Dans le doute...

Est-il besoin d'une nouvelle preuve — bouffonne, celle-là — que nos amis anglais, accoutumés au splendide isolement de leur patrie, ignoraient encore, à la veille de la conflagration européenne, quels seraient leurs adversaires?

Un Gouverneur de colonie britannique, perdu dans le Centre africain, reçut, au début du mois d'août, l'ordre énigmatique suivant :

« La guerre est déclarée; arrêtez les nationaux des États ennemis. »

Grand embarras du fonctionnaire, qui jugea néanmoins que, dans le doute, mieux valait ne pas s'abstenir. Le Colonial Office de Londres reçut par courrier cette flegmatique réponse :

« J'ai fait arrêter sept Allemands, quatre Chinois, deux Autrichiens, cinq Italiens, un Bulgare et un Turc. Ayez l'obligeance de me dire contre qui nous combattons! »

Il n'y eut que les Allemands, les Autrichiens et le Turc, pour trouver la plaisanterie amère.

Les stratagèmes de l'amour.

De quelles ruses, de quels héroïsmes est capable une femme pour revoir, une nuit, une heure seulement, l'être aimé que la guerre a arraché de ses bras? On ferait un livre touchant et dramatique de tous les stratagèmes inventés par l'amour pour déjouer les nécessaires rigueurs des règlements militaires.

C'est ainsi que, dans une ville de l'Est, une ville où, en dépit d'incessants bombardements, les boutiques sont restées ouvertes, la police remarqua que le nombre des vendeuses de certain bazar s'accroissait de jour en jour de façon singulière. Un juge d'instruction, dont la sagacité s'est illustrée, il y a quelques années, lors d'un crime politique et passionnel très retentissant, fut chargé de faire une enquête, et il ne tarda pas à découvrir que beaucoup des employées de ce bazar étaient des Parisiennes qui s'étaient improvisées boutiquières pour se rapprocher de leurs maris.

Nous n'avons pas besoin de dire qu'elles furent impitoyablement punies, ainsi que leurs époux; mais allez donc inspirer à l'amour le respect de la discipline!

Dans l'administration.

Gém.er est le supérieur hiérarchique de Dominique B.nn.ud. Tandis, en effet, que le spirituel chansonnier n'est qu'attaché au cabinet du préfet de Meurthe-et-Moselle, Gém.er, lui, est bel et bien chef de cabinet du préfet des Ardennes, M. Nép.ty.

La préfecture des Ardennes, momentanément installée à la sous-préfecture d'Epernay, est ainsi une préfecture très parisienne, le préfet étant lui-même le frère de l'auteur de *l'Oreille fendue* et de *Petits*.

Mais c'est surtout une préfecture où l'on travaille et où l'on administre. Le chef de cabinet ne veut point connaître de repos. Il dit, quand à son bureau préfectoral il signe d'importantes paperasses :

— Je le tiens, mon meilleur rôle!

Les surprises de la guerre.

Henri Bat.i.le, dramaturge célèbre, écrit des vers pompeux pour un journal du soir.

Mou.zy-Eon, joyeux vaudevilliste, publie des « pièces à dire » aux *Annales*.

Dominique Bonn.ud, spirituel humoriste, s'applique à imiter Victor Hugo, à moins que ce soit Jean Aicard!

S. Mill.ndy, chansonnier sentimental, signe des chansons graves comme *le Dieu allemand*, en même temps que d'amusants refrains comme *la Barbe à la mode*.

Monté.us, naguère antimilitariste de café-concert, interprète des chants patriotiques, tandis que Théodore Botr.l, barde royaliste, se révèle chanteur attitré des armées de la République! C'est la guerre!

L'indiscret collectionneur.

L'historiette est bien amusante, mais elle est scabreuse; Armand Sylvestre, jadis, n'eût pas manqué d'en faire une nouvelle; nous nous bornerons à la résumer en un bref écho.

Il y a quelque temps — assez longtemps, à vrai dire — un vieux célibataire bourguignon, excellent homme, fort aimé et fort estimé, mourut en faisant d'une société régimentaire sa légataire universelle. Le trésorier de la société dressa aussitôt l'inventaire de la fortune qui comportait une belle maison, confortablement meublée; en fouillant le gre-dier on découvrit même une collection singulière : c'était des moulages de plâtre, d'une grâce toute... callipyge. Le maître de céans — c'est bien le cas de le dire — était un Bourguignon salé qui avait eu maintes bonnes fortunes et qui avait obtenu de ses maîtresses la faveur de conserver dans le plâtre le souvenir de leurs charmes les plus potelés; à quoi il n'y aurait pas eu grand mal, si, en collectionneur trop soigneux, il n'avait inscrit sur ces moulages des noms et des dates qui en faisaient des documents historiques.

On imagine l'émotion d'une foule de « belles et honnêtes dames », à la nouvelle que tous, tous les objets constituant l'héritage de leur ancien ami seraient mis en vente publique. On sollicita, on intrigua, on négocia et finalement tout s'arrangea. Mais quelle alerte, et quelle leçon de prudence pour les beautés trop complaisantes!

Rafraîchissements pour convalescents.

L'Assistance Publique est de plus en plus prévenante pour ses malades. C'est ainsi qu'elle vient de faire passer une consigne assez bizarre dans les hôpitaux.

Les malades qui désirent se rafraîchir peuvent « faire usage de boissons non alcoolisées ». Et l'Assistance Publique a dressé une liste de ces boissons non alcoolisées; parmi elles nous trouvons : l'« alcool » de menthe, le « soda-whisky » et la.... « Chartreuse ».

M. Mes.reur ferait bien de lire les règlements dont il est l'initiateur et de vérifier les décisions qu'il prend....

Kultur.

En lisant le douloureux rapport sur les atrocités allemandes, un cardinal, très célèbre à Rome pour son esprit et ses tendances francophiles, s'est écrié :

— Les Allemands prétendent être chrétiens! Mais ils n'ont retenu qu'un exemple de tous ceux qu'enseigne la Bible : le Massacre des Innocents!

Frères d'armes.

A l'armée les rôles sont bien souvent renversés. C'est ainsi que l'élégant vicomte de K.rsa.s.n est parti comme simple soldat de 2^e classe au 262^e régiment d'infanterie : il a retrouvé, dans son escouade, son valet de chambre le fidèle René. Tous deux ont vite sympathisé et sont devenus d'excellents camarades. L'autre jour, dans une lettre qu'il adressait à sa femme, le vicomte lui écrivait :

« René est non seulement un excellent camarade : c'est de plus un héros. Il a reçu successivement les galons de caporal, puis de sergent à la suite d'actions d'éclat. C'est un chef aimé et bon et je suis particulièrement fier de servir sous ses ordres. Je serai encore plus fier, après la guerre, si nous avons le bonheur d'en revenir, de dire à tous nos amis, mon orgueil de posséder un tel homme dans ma maison. »

Voilà une lettre qui scandalisera peut-être les hautains junkers de l'armée prussienne, mais qui doit nous réjouir comme un exemple de l'héroïque fraternité nationale dont toute notre armée est animée.



JUSQU'AU 15 FÉVRIER

La Vie Parisienne sera heureuse de donner **EN CADEAU GRATUIT**, à toute personne qui lui fera parvenir le montant d'un abonnement ou d'un réabonnement d'un an ou de six mois, un ravissant album :

DE LA BRUNE A LA BLONDE



Magnifique collection
de 16 ESTAMPES ARTISTIQUES

par

Raphaël KIRCHNER

tirées en couleurs avec le plus grand luxe sur très beau papier fort, à marges, et renfermées dans un élégant porte-folio

Chacune de ces estampes, gravée, aquarellée et imprimée avec le soin le plus parfait, constitue un petit chef-d'œuvre d'art et de typographie, digne d'être encadré.

La collection des seize estampes renfermée dans un très élégant porte-folio sera remise *sans frais* aux personnes qui viendront elles-mêmes régler leur quittance d'abonnement aux bureaux du journal, 29, rue Tronchet, Paris. Aux personnes qui voudront que la prime leur soit envoyée par colis-postal, nous demandons seulement de nous indemniser des frais d'emballage et d'expédition, en ajoutant la minime somme de 1 franc (pour la France) ou de 1 fr. 50 (pour l'Étranger) au montant de leur abonnement.

Le Prix de la Collection est de 12 francs

Pour recevoir franco *sans s'abonner*, cette collection de 16 estampes, renfermées dans un porte-folio, fabriqué spécialement, adresser en mandat-poste ou chèque la somme de **13 francs** (pour la France) ou de **13 fr. 50** (pour les Pays de l'Union postale) à M. le Directeur de LA VIE PARISIENNE, 29, rue Tronchet, Paris.

"EROS" Série inédite de 20 ESTAMPES en Couleurs de RAPHAEL KIRCHNER

Déshabillés de Parisiennes et Intimités de boudoir
Chacune de ces estampes inédites en couleurs mesure 37x26, tirage limité à 500, grand luxe, réemmagées sur papier à la forme 58x39, pouvant s'encadrer immédiatement. *Souscription à la série complète : 100 fr., payable d'avance* Envoi de 2 gravures contre 11 fr., ou bien de 4 gravures contre 21 fr. Envoi des fonds à la LIBRAIRIE DE L'ESTAMPE, 68, Chaussée d'Antin, Paris. Catalogue illustré sur demande.

"GUERRE 1914" Série inédite de 12 estampes en couleurs format 36x28, tirage grand luxe noir et couleurs, par Raphaël Kirchner, Louis Morin, Marcel Feliu, Sandy-Kook, Mesplès, Thomasse, etc. — Franco la série en un joli porte-folio artistique contre 20 fr. Envoyer mandat-poste ou chèque : LIBRAIRIE DE L'ESTAMPE, 68, Chaussée d'Antin, PARIS.

EN VENTE PARTOUT
LES PETITES FEMMES DE LA VIE PARISIENNE

Un ravissant album de cent dessins spirituellement galants

Prix : 95 centimes. (Par la poste : 1 fr. 15).

Le COURRIER de la PRESSE

Bureau de coupures de journaux

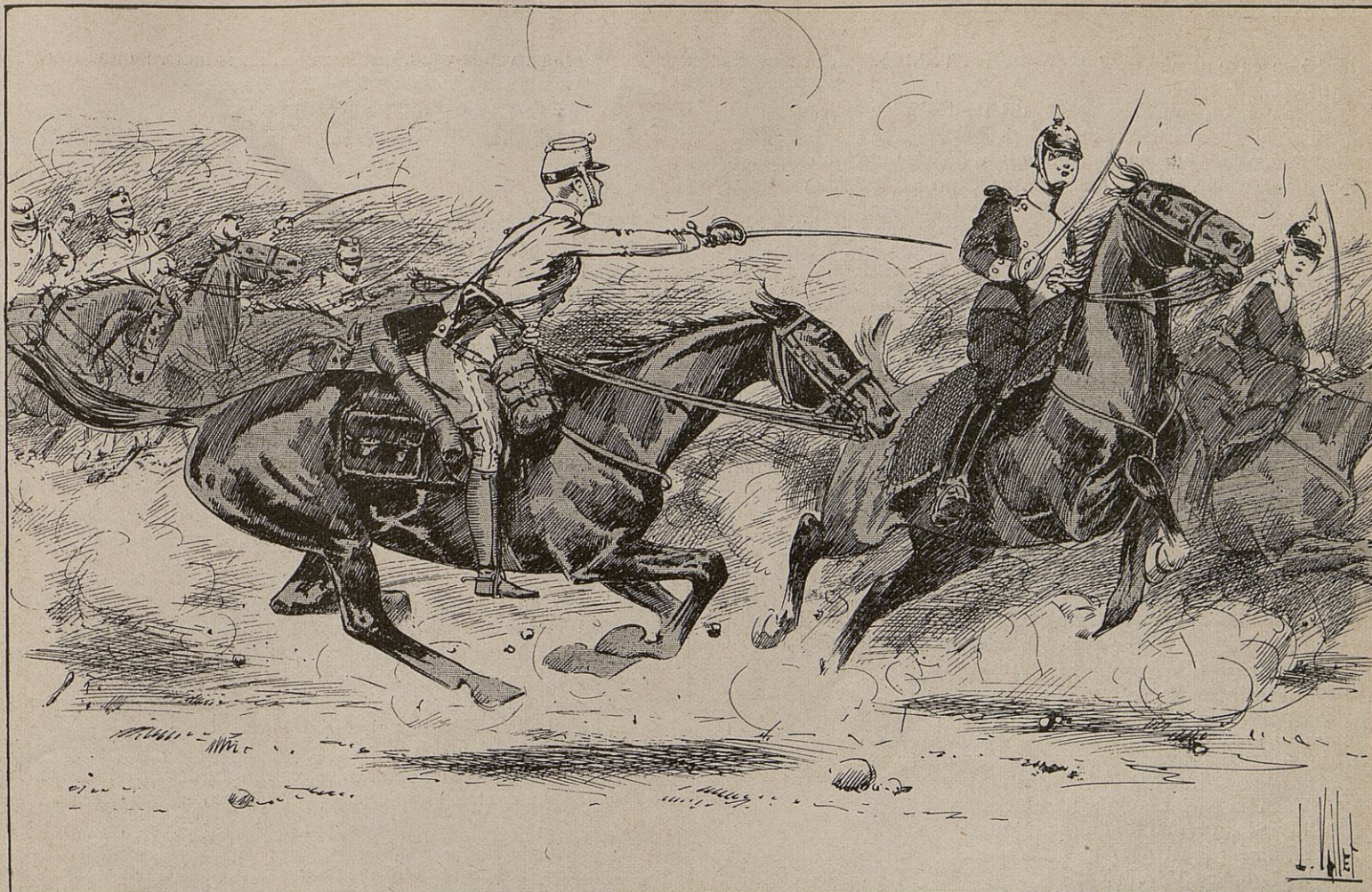
21, boulevard Montmartre, 21. — PARIS (2)

FONDÉ EN 1889

Directeur : A. GALLOIS

Adresse Télégr. COUPURES-PARIS — TÉLÉPHONE : 101-50

TARIF 0 fr. 30 par Coupure



CEUX DE FRANCE

17 juillet 1914.

L'été, le petit matin, le soleil sournois, le ciel soyeux; les feuilles chantent, des oiseaux se tubent dans la petite vasque de la fontaine.

— Bien dormi, Monsieur le marquis ?

— Bien dormi, merci, Teddy.

Debout sur le perron du cottage, M. de Tiffanges boit l'air frais, à petits coups, comme un cocktail. Il est grand, mince, souple et fort; sa figure, aux traits effacés un peu, a la grâce féminine des trop vieilles races.

Par un effort continu il a amélioré son corps, mais il n'a pu restaurer l'usure de son visage patiné comme les effigies des anciens louis.

— Ces dames dorment toujours, Teddy ?

— Toujours, Monsieur le marquis. En attendant, prenez donc un verre de sherry, vous serez plus confortable.

— Perfectly, Teddy.

Quelques jours avant son mariage avec M^{lle} Yvonne Chanteloup, M. de Tiffanges a tenu à faire visiter son écurie à M^{me} Chanteloup mère, née Taupier-Crettat.

Un homme fauché qui a une écurie de courses peut encore en imposer aux garçons de café et aux belles-mères, genre Chanteloup, des Chanteloup (gibiers et primeurs).

Maintenant ces dames prennent le thé dans le parloir acajou dont les murs égayés de gravures, de photos, de fers à cheval chantent la gloire de Teddy Sloan, qui fut jockey, quand il ne pesait pas dix stones.

Une estampe violemment coloriée représentait Teddy Sloan gagnant le Derby de 1885 montant *Imperator* par *Tamerlan* et *Flying Dutchets*, entraîné par W. Chiffney appartenant à Lord Pembroke.

Plus loin, une vieille gravure dans un cadre de sapin verni montrait le fameux *Eclipse* par *Marsh* et *Spilletta*, né en 1764, mort en 1770, « après avoir gagné quatre millions d'argent public et sans avoir jamais connu ni la cravache ni l'éperon ».

Mais M^{lle} Yvonne admirait obstinément Teddy Sloan, gagnant le Derby de 85, sous une casaque vert pomme et framboise, et Teddy était flatté.

— C'est joli cette casaque, fit M^{lle} Yvonne; à propos, marquis, quelles sont vos couleurs ?

— Rouge, noir et argent.

— C'est affreux ! Quand nous serons mariés, vous habillerez vos jockeys en jaune paille. J'adore le jaune paille.

Teddy Sloan devint pourpre.

M. de Tiffanges regarda sa fiancée.

La jeune fille éclatait de santé et de jeunesse. Elle était brune et ses joues avaient les couleurs vives que Fragonard et Boucher mettaient aux fesses de leurs amours badins.

Dans la clarté du matin, on voyait bien ses gros yeux, son nez charnu, ses lèvres rouges, ses larges dents blanches. Un sang fort circulait régulièrement sous la peau au grain épais.

Avec un os de la mâchoire, Cuvier reconstituait l'ichtyausore géant des cavernes. Il suffisait à M. de Tiffanges de voir un coin du cou pour deviner toute une femme. Jamais il n'avait si complètement vu sa fiancée qu'en ce moment.

Sous la robe de piqué, sous la brassière, sous les lingeries, sous la soie des bas, son regard glissa. Il découvrit l'épaule mal attachée, la poitrine déjà lourde, le ventre bestial, les genoux épais, les chevilles sans esprit... Et comme il cherchait à reprendre courage en se répétant qu'elle avait dix-neuf ans, ses yeux tombèrent sur M^{me} Chanteloup mère qui avait dû être exactement semblable à sa fille quelque vingt ans auparavant.

A la pensée que la fille serait exactement semblable à la mère il frémit comme devant une mauvaise drogue qu'il faut boire et, en se levant, dit vite :

— Allons voir les chevaux, voulez-vous ?

Dans leurs boxes, on avait admiré *Cyrena*, fine alezane, et le gris *Marocain*. Maintenant avec des yeux de gourmet descen-

dant à sa cave ou des gestes de prêtre, Teddy Sloan ouvrait la porte vert sombre :

— C'est la chambre du crack, dit l'entraîneur avec un petit signe de la tête aux deux dames.

Et l'on entra dans l'appartement de *Montabard*, poulain bai, de trois ans, par *Perth* et *Mandragon*, qui était l'espoir de la maison.

Sans l'affaire du mariage riche brusquement agrafée, c'est *Montabard* qui, par son triomphe ou sa défaite, aurait fixé les destins du dernier des Tiffanges !

— N'est-ce pas qu'il est beau ? dit le marquis en relevant la couverture et en pinçant le rein du cheval qui frémit comme une amoureuse, sous une habile caresse.

La tête à demi tournée, l'œil saillant — globe de jais avec une goutte blanche striée de pourpre au coin — les naseaux de velours noir ancien, dilatés et bruyants, la robe moirée comme un damas, avec, sous la peau délicate, le multiple réseau des veines, l'étalon frissonnait de joie au contact de l'homme.

Ces deux créatures de luxe se complétaient et, pour la gloire de la race, formaient un tout de beauté.

Et Tiffanges s'emballait, voulant souffler son enthousiasme aux femmes qui l'écoutaient, les yeux stupides.

Il disait l'expression noble et ardente de la tête, l'encolure bien ressortie, la largeur de la poitrine, l'attache impeccable du rein, la longueur admirable du point de hanche au jarret, l'équilibre des aplombs, les avant-bras de lutteur, les canons courts, les pieds parfaits...

Avec des mots passionnés, il vantait son intelligence, sa fierté, son grand cœur à la lutte où, d'un effort désespéré, il arrachait la victoire...

Yvonne rit sottement.

— Vous en parlez comme d'un homme ! dit-elle.

Teddy Sloan répondit d'un ton grave :

— *Montabard* est plus qu'un homme, il est un gentleman.

— Ah ! que c'est drôle !

Et l'Anglais expliqua que *Montabard* était non seulement un gentleman, mais un gentleman élégant.

N'avait-il pas son fox de race pure qui lui tenait compagnie et savait supporter parfois les mauvaises humeurs ? Est-ce que Burnet, le grand artiste de Chantilly, ne coupait pas pour lui des couvertures impeccables, des capuchons à la dernière mode ? Et les grands camails de toile ou de tussor, les *cooling sheet* de batiste fin !

Son bottier c'est le maréchal qui tantôt le chausse d'acier, d'aluminium, ou même de caoutchouc armé suivant le temps ou la saison.

Son valet de chambre, c'est le *lad* qui fait sa toilette, retourne son lit et le sert à table. Le *head lad* est son coiffeur, les jours des grands events. C'est lui qui natte à douze brins aux couleurs de la maison la soyeuse crinière...

Toutes les semaines, son dentiste vient s'assurer de l'état de sa bouche, et à la plus légère indisposition on voit accourir son médecin.

Tous ces détails ennuyaient prodigieusement M^{lle} Yvonne.

Elle dit en manière d'adieu :

— Au revoir, gentleman !

Et sa petite main grosse et courte aux doigts carrés où s'épuisaient les limes, les peaux et les pâtes, se posa sur le flanc de soie du poulain dont la peau se frisa au contact.

— Tiens c'est doux ! conclut M^{lle} Chanteloup en sortant. Quel dommage que les « pur sang » n'aient pas les poils plus longs... Ça ferait de la jolie fourrure, le cheval !...

Tiffanges répondit :

— Pourquoi pas ?... On fait bien du saucisson avec de l'âne ! Ils firent quelques pas sans parler.

Un hennissement fit retourner le marquis qui s'arrêta net.

C'était *Montabard* qui sortait pour la promenade.

Le cheval était revêtu d'un *cooling sheet* qui l'enveloppait jusqu'aux pieds comme d'un peignoir diaphane.

De son grand pas allongé et souple, le pur sang allait doucement, heureux d'être beau et de se sentir fort.

Il passait dans du soleil. Son maître l'admira.

A cette seconde, un souvenir chanta dans la mémoire de Tiffanges : une petite Anglaise blonde, aux jambes fières, qui dansait, toute nue, dans un pagne de soie pâle et qui criait : « Do it again, Jack ! » quand elle faisait l'amour...

— Voyons, venez-vous, oui ou non, nous mettre en voiture ? cria la voix faubourienne de M^{lle} Chanteloup.

Il se hâta vers l'auto, mais il s'attristait en songeant que le temps des choses jolies était passé...

5 août 1914.

LE MARQUIS DE TIFFANGES A TEDDY SLOAN.

Vous n'irez pas à la noce, Teddy.

Voici la guerre : je ne me marie plus, je reprends mon grade dans l'armée et j'ai obtenu de faire campagne sur mon alezan réquisitionné comme cheval d'armes !

Toutes les chances !

Faites-moi donc conduire demain *Montabard* à Versailles, par Georges. Vous trouverez plus loin les indications.

Yours truly.

TIFFANGES.

Pour nos comptes d'entraînement... Après la guerre !

10 août 1914.

DU CARNET DE ROUTE DU LIEUTENANT DE RÉSERVE DE TIFFANGES.

Nous avons encore bousculé les Bavarois, hier, à Delle. Nos chasseurs ont chargé en hurlant comme des fous. J'ai fait prisonnier un capitaine de cheveu-légers et grâce à *Montabard*. En deux minutes, rien qu'en « cantérant », il m'a mis sur le Boche, pas trop mal monté pourtant.

Alors il a fallu s'expliquer à coups de sabre, mais mon homme en a eu vite assez et s'est rendu. Dans la discussion, j'ai eu le sourcil un peu abîmé.

Mon brave cheval n'a pas une égratignure. Ah ! la belle vie ! Vive la guerre !

3 septembre 1914.

Dans tous les remous de troupes qu'il y eut alors en France, en Belgique, en Lorraine, le ...^{me} chasseurs à cheval, où comptait Tiffanges, fut ballotté comme tant d'autres.

Le 2 septembre, nous le retrouvons sur l'Oise, un peu au-dessus de Compiègne.

Refoulées par le flot allemand, nos troupes reculaient pied à pied, cherchant à couvrir Paris.

La retraite s'effectuait à peu près en bon ordre, mais parfois la poursuite de l'ennemi se faisait plus mordante.

Un jour, les chasseurs de Tiffanges furent engagés jusqu'à la nuit.

Le marquis fut encore plus étourdissant que d'habitude d'élégante bravoure. Le soir au cantonnement, le général lui dit :

— Bravo Tiffanges ! Je vous signalerai.

Le lendemain, il fallut faire un nouvel effort pour permettre à l'artillerie de se replier sans dommage. Ce fut encore aux cavaliers qu'on le demanda.

Ce matin-là était une aube adorable d'automne vaporeuse et blonde.

— Un joli temps d'ouverture ! disait à Tiffanges, en montant à cheval, le petit duc de Guérande, qui était brigadier dans son peloton. Te rappelles-tu, l'année dernière, la battue de perdreaux chez Notocki, à Rambouillet ?...

— Aujourd'hui, c'est la chasse aux loups, interrompit Tiffanges, en donnant une claque sur l'encolure de *Montabard* qui s'ébroua.

Des têtes de colonnes allemandes venaient de déboucher d'un village qui coupait la route. On les laissa s'avancer un peu, puis dragons et chasseurs chargèrent.

Ah ! les fiers gars de France, comme ils y allaient de grand cœur et de bon bras !

Les Boches sabrés, piqués, bousculés, rentrèrent dans le village.

Nos cavaliers allèrent se reformer derrière un petit bois. Mais un avion allemand les eut bientôt repérés et les marmites commandèrent à éclater de toutes parts.

Les escadrons se défilèrent sans trop de mal par un chemin encaissé.

Tiffanges, demeuré le dernier, dressé sur ses étriers, fouillait des yeux le boqueteau pour s'assurer qu'il ne restait plus personne.

Il allait tourner bride quand il se sentit soulevé de terre lui

Les Barbares



Le hun d'aujourd'hui



Le hun d'autrefois



Un Burgrave au Moyen-Age



Son petit-fils au XX^e siècle

et son cheval par une force formidable, un vent empesté et ardent lui brûla la face et il se retrouva à plat ventre, écroulé dans un sillon, tandis qu'un bruit de cataclysme lui secouait le tympan.

Le marquis voulut se relever; une douleur atroce lui mordit la jambe; il lui sembla en même temps qu'il étouffait. Il porta la main à sa poitrine. Il la sentit tout de suite toute chaude et gluante. Il regarda, elle était rouge.

Des cris près de lui, des mots très vite.

— Tu es blessé... prends mon cheval... prends le mien, mon lieutenant... Tu ne peux pas... On va vous porter...

Penchés sur le corps de leur chef, il reconnaît Guérande et deux de ses chasseurs.

— Merci, murmura sourdement le marquis, je suis fichu... laissez-moi...

— Ah! mais non!... on ne va pas te laisser... Allons, aidez-vous.

Tiffanges se souleva comme il put et sa voix fut un instant sonore :

— Je commande encore, nom de Dieu! Rompez!

Puis plus bas :

— Adieu, Guérande.

Le gamin voulut dire quelque chose, il bredouilla, il eut peur qu'on vit ses larmes et partit au galop, avec les autres, dans le fracas des mitrailles.

Tiffanges eut comme un vertige, il laissa tomber son front sur la terre, mais il le releva bien vite car tous les bruits de la bataille lui entraient plus fort dans la tête... il percevait jusqu'au piétinement lourd et rythmé des bottes prussiennes qui venaient vers lui.

Dans le vacarme du feu, on entendait des hourras et puis des fifres dont la vrille aiguë dominait tout le tumulte...

Les Allemands venaient... dans quelques instants ils seraient sur lui... des brutes ivres l'assommèrent à coups de crosse ou de lourds officiers le feraient prisonnier avec des mots d'insultante pitié... Ah! non, pas ça...

Un hennissement le fit regarder derrière lui. Tiffanges eut un frisson.

Montabard, son bon cheval, les deux pattes de devant broyées, s'épuisait dans un effort atroce, cherchant à se mettre sur ses jambes, puis retombait. Le marquis murmura :

— Lui non plus.

Comme il put, il se traîna jusqu'à la bête qui, comprenant, tendait sa tête vers la mort.

Quand Tiffanges fut tout près, il embrassa son cheval aux naseaux, tira son revolver, et, d'une balle dans l'oreille, l'étendit roide.

Des soldats allemands l'avaient maintenant aperçu et couraient vers lui.

Il les regarda venir avec un sourire de défi. Puis, laissant tomber sa tête sur l'encolure de soie fine de Montabard, il passa la main dans la crinière frissonnante et la caressa un instant comme des cheveux de blonde...

Enfin il appuya le canon de son arme sur sa tempe et, galamment, pour mourir libre, se fit sauter.

HENRY DE BRISAY.

BARBARISMES

Il paraît que la chambre à coucher du Kaiser est tapissée de devises et de maximes... dans le goût, sans doute, de celles-ci :

Le papier peut servir à tout, parce qu'il est facile à déchirer.

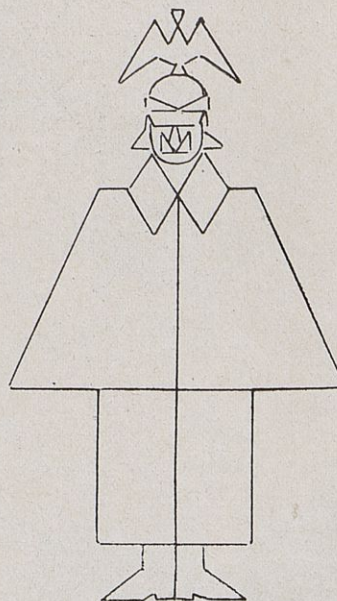
La guerre est l'industrie de la Prusse; pour qu'elle prospère il faut qu'elle ait beaucoup de chevaliers.

L'homme heureux n'a pas de chemise; c'est donc servir son prochain que de lui prendre la sienne.

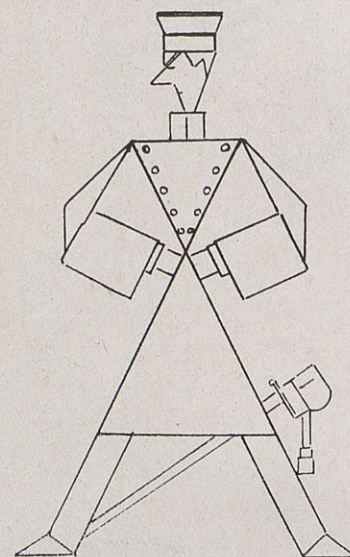
Tous les chemins mènent à Rome; mais il n'y en a qu'un qui mène à Calais.

La plus belle fille de Termonde ne peut donner que ce qu'elle a : ce n'est pas assez!

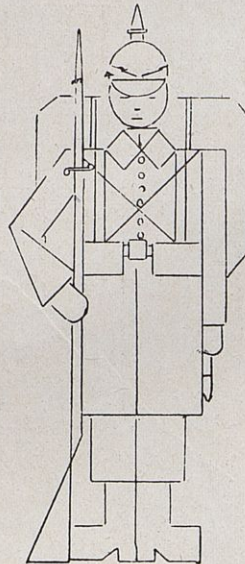
GÉOMÉTRIE DESCRIPTIVE... ...DE L'ARMÉE ALLEMANDE



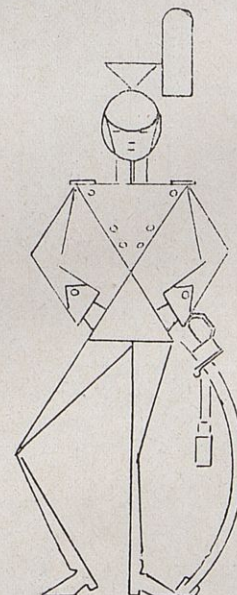
LE KAISER



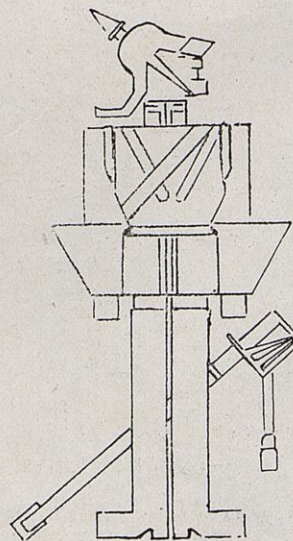
LE KRONPRINZ



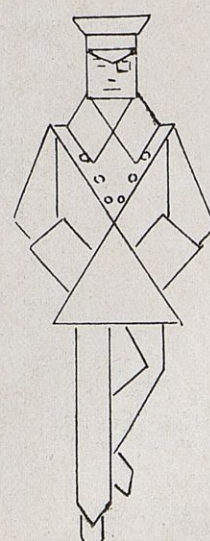
INFANTERIE



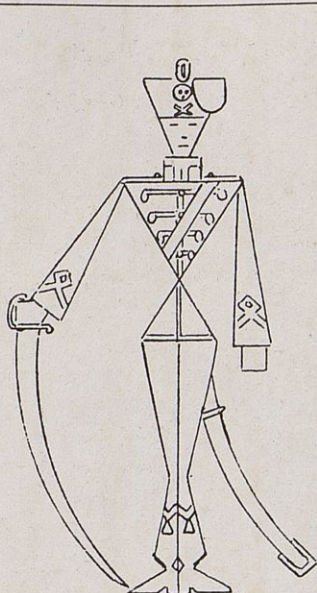
UHLAN



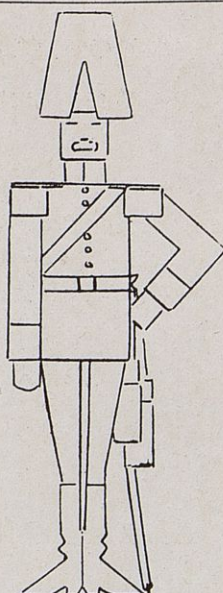
CUIRASSIER BLANC



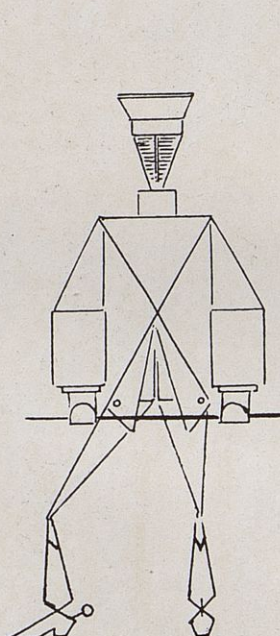
TENUE DU SOIR



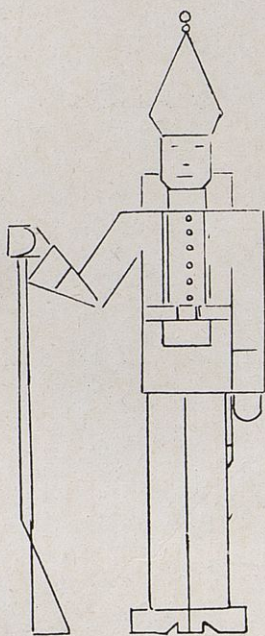
HUSSARD DE LA MORT



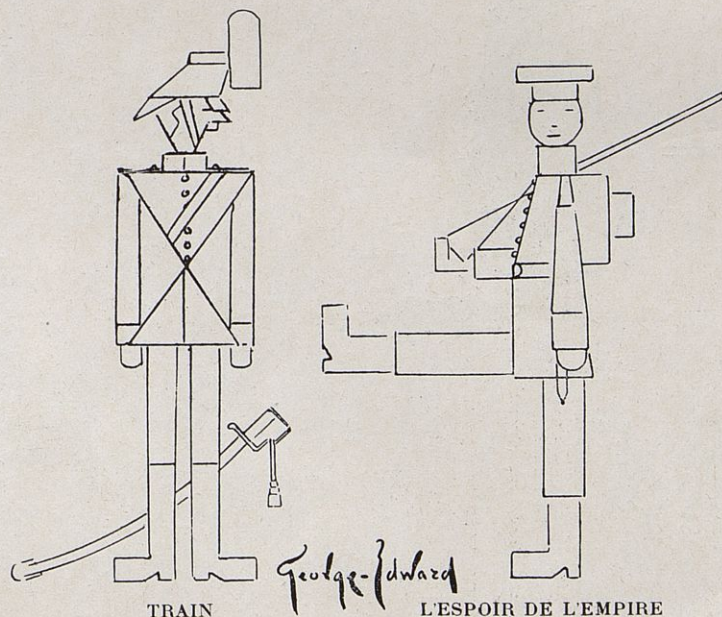
MAJOR DE DRAGONS



TENUE DU MATIN



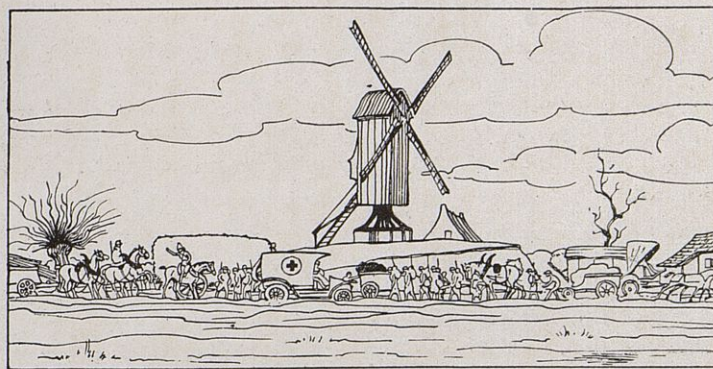
GRENADIER DE LA GARDE



TRAIN

L'ESPOIR DE L'EMPIRE

Voilà l'armée boche, chef-d'œuvre de géométrie rectiligne à l'image du cerveau carré qui l'a conçue. C'est très joli sur le papier, mais que valent ces pantins mécaniques quand la pluie a rouillé leurs ressorts... à boudins ?



La Guerre des Flandres

Ypres, 6 janvier 1915.

« La guerre des Flandres », un mot qui sent le grand siècle. On souhaiterait voir, dans ces grands prés coupés de saules et de peupliers, surmontés d'antiques moulins à vent, dans ces vastes étendues aux nobles perspectives, des alignements à la Van der Meulen de cavaliers à panaches et de troupes chamarrées.

Hélas ! la guerre moderne est aussi peu grandiose d'aspect qu'il est possible de l'imaginer. Sur des routes ravinées, défoncées, bordées d'ornières qui sont des précipices, circulent inlassablement d'innombrables convois, où la voiture des magasins du Louvre réquisitionnée par le 1^{er} territorial et l'autobus Madeleine-Bastille, transformé en voiture à viande, accrochent fraternellement au passage les camions de Ban and Co attelés de lourds chevaux pattus. Nuit et jour, la nuit surtout, quand on approche des lignes, c'est un enchevêtrement inextricable de caissons d'artillerie,



Un Highlander qui trouve qu'après tout il ne pleut pas plus en Flandre qu'en Ecosse.



Un bon Belge qui regrette les estaminets de la rue aux Herbes-Potagères.

de caissons d'artillerie, de fourgons, de fourragères, d'ambulances automobiles, de petites voitures flamandes à trois roues, d'une instabilité paradoxale, et qui semblent spécialement combinées pour verser d'un seul coup, avec tout leur chargement, dans un fossé ou un trou d'obus rempli d'eau jusqu'au bord. Une charrette, abandonnée à son sort, enlisée jusqu'aux moyeux dans la boue, élève vers le ciel bas des brancards suppliants.

Là-dessus la pluie tombe, sans répit.

Rendons grâces aux Allemands ! Dans le but charitable d'égayer les promeneurs et de les



« Ma seule joie, mon chéri, est de t'écrire... »



« Je tricote pour toi... »



« Je te suis fidèle... »



« Je prie pour toi... »



« Je ne rêve que de toi... »

R. Préjelan

« Mais je pleure souvent! »





Les derniers jours
d'un boa.

empêcher de s'égarer dans la nuit, ils ont imaginé de lancer à tout instant de fort jolies fusées dont la lueur verdâtre illumine brusquement tout l'horizon. De temps à autre une ferme, épargnée jusqu'alors, s'embrase tout à coup; les squelettes des grands arbres, reflétés dans les mares, se dressent en ombres chinoises sur la clarté sanglante. Des coups de fusil partent çà et là avec un claquement sec de fouet.

Un soleil grelottant se lève dans le brouillard; des Highlanders vont aux tranchées, la pipe au bec, la jupe à carreaux recouverte d'un tablier khaki. Des cavaliers khaki également passent au grand trot, la cartouchière en sautoir, la carabine pendue à la selle. Une compagnie de zouaves arbore des tenues fantaisistes, un lascar s'enveloppe le cou d'un charmant boa de plumes, un autre, sous un parapluie inattendu, brave les intempéries.

Un spahi tunisien, qui a entouré son turban du mouchoir à carreaux bleus et jaunes qu'affectionne Polin, galopaille dans les flaques.

Au carrefour, un gendarme belge, coiffé d'un étonnant képi, fume placidement sa pipe, et dans un pré trois chevaux hors d'usage, lamentables victimes, achèvent de mourir.

Depuis plus de soixante jours, avec un acharnement imbécile, les Allemands envoient dans la ville marmite sur marmite — un sifflement aigu enfle et se rapproche puis un craquement formidable ébranle les murs, avec un fracas de vitres brisées, de poutres qui s'aplatissent, de tuiles qui dégringolent; une épaisse fumée noire s'élève dans un nuage de poussière. Mais les vieilles maisons tiennent bon, quand leurs voisines effondrées ne sont plus qu'un monceau de gravats, elles dressent encore intactes leurs façades gothiques.

Aux heures d'accalmie, les volets de bois s'entr'ouvrent.

Dans une épicerie de la grand'place, devant la Gildehalle incendiée, une jeune mère aux bonnes joues verse aux amateurs un incomparable porto...

Le petit chasseur à pied qui revient guéri de sa blessure raconte l'attaque de la maison du passeur: « Visez ma baïonnette, elle est pointue comme une aiguille, ça rentre comme dans du beurre, le plus dur boulot c'est de la retirer, il faut s'arc-bouter comme ça.... Ce jour-là, j'en ai mis trois à la fourchette: un officier, un gros choucroutman de la landwehr et un



Un Spahi qui n'a jamais vu tant d'eau dans le Sahara.

petit roux qui avait des lunettes. Nous en avons tellement tué que l'eau du canal était rouge... »

On amène un prisonnier, tête chafouine, manteau en loques, couvert jusqu'au ventre d'une croûte de vase gluante: « J'aime la France, dit-il, j'ai toujours eu des sentiments très français. » Renseignements pris, il était garçon d'hôtel dans le quartier de l'Europe.



Sidi Mohammed un
vieux de la vieille.

L'IMMOBILISÉ

Être nanti d'une situation de tout repos et de solides rentes bourgeoises; être resté, par chance, célibataire, à l'âge où les fruits de l'expérience sont encore sans amertume; avoir organisé sa vie douillette et confortable et ne pas connaître d'autres soucis que ceux que procurent une maîtresse exigeante et d'humeur inégale, des amis sans charité et parfois à court d'argent, un valet de chambre infidèle ou un

tailleur inexact; appartenir, enfin, à une génération résolument pacifiste, à qui le scepticisme tenait lieu d'idées générales, et se trouver brusquement le contemporain des fastes les plus inouïs de l'histoire... il y avait bien, là, de quoi bouleverser une tête plus solide que celle de notre héros!

Ce bouleversement fut tel que notre Parisien, qui se croyait bien parisien, parut à son entourage soudain raréfié l'être le plus ahuri du monde, où l'on s'amusait, naguère, et qui allait devenir, pour de longs mois, le monde où l'on s'ennuie!

Réfléchissez aux multiples obligations que la carrière encombrée du plaisir imposait, avant la guerre, aux oisifs fortunés, et vous serez frappés de l'analogie entre le mouvement perpétuel et la vie quotidienne d'un élégant snob, au premier semestre de l'an de disgrâce 1914!

L'ordre de mobilisation générale réduisit à l'inertie absolue quantité de gens surmenés qui faisaient profession ruineuse, ou déshonnêtement lucrative, d'user et même d'abuser de ce qu'on était convenu d'appeler les plaisirs de la capitale.

Notre digne snob, qu'une mère à la tendresse timorée et aux relations influentes avait fait exempter du service militaire, en des temps peu cocardiens, se considéra, dès le 2 août, comme un Immobilisé de la fête parisienne.

Quand ses compagnons de noce — les jeunes et les moins jeunes — furent partis en faisant sonner avec orgueil, sur les quais des gares, leurs gros brodequins à clous réglementaires, notre Immobilisé, demeuré seul, se sentit envahi d'une mélancolie indicible, et il eut vaguement conscience d'être l'innocente victime d'une grande injustice sociale!

On a écrit des pages émouvantes sur la vie de nos braves troupiers en campagne, et toutes les âmes françaises se sont émues des exploits accomplis par le pioupiou d'un sou pour libérer, tranchée par tranchée, la terre maternelle... Mais on n'a pas assez dit l'existence affreuse de l'Immobilisé, qui, sans compensation de gloire aucune, a vu le spectre du moratorium se dresser sur ses coupons de rente, d'abord, et ensuite sur ses distractions habituelles.

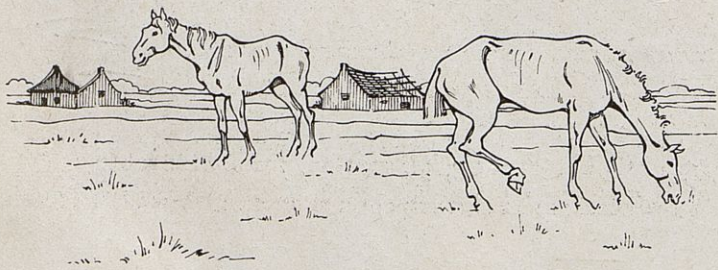
Avouons que, pour supporter non seulement les jours, mais encore les nuits, sans danses de caractère, sans spectacles, sans réunions sportives, sans soupers joyeux et, voire, sans l'apéritif de tradition nationale, il a fallu, à l'Immobilisé, une forte dose de ce qu'on devrait bien appeler: l'héroïsme civil!

Imaginez le morne emploi du temps du malheureux snob, obligé de bâiller ses minutes interminables!

Le matin, plus de promenade au Bois... les lauriers sont coupés!



Un « kamarad » qui ne regrette pas d'être pris.



Des héros qui sont parfois couronnés, mais jamais décorés.

L'Album de Guerre

de LA VIE PARISIENNE



GUILLAUME-FREGOLI
Le kaiser a toujours eu la manie
de se costumer : le voici en Frédéric II.



GUILLAUME HUN QUAND IL ÉTAIT PETIT
Une photographie du kaiser à l'âge de trois ans.



EN PERRUQUE BOUCLÉE
Transformation imprévue; voici
le kaiser en cavalier du XVII^e siècle.



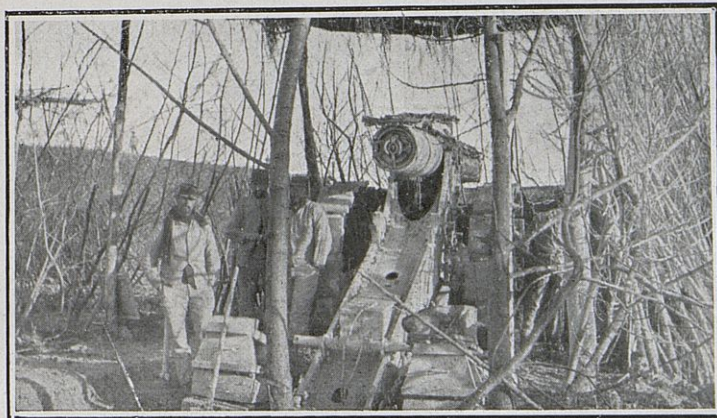
SOUS LE KILT ÉCOSSAIS
Guillaume II costumé en Macbeth.



L'IMPÉRIAL CABOTIN
dans sa tenue de travail ordinaire.



SOLDATS DE PAILLE ET CANON DE BOIS
Les soldats à gauche sont des mannequins pour tromper les Boches.



UNE PIÈCE DE 155 LONG
Dérobée sous des branchages aux indiscretions des aviateurs.



LA GUERRE VUE DU COTÉ ALLEMAND

Le roi Luitpold de Bavière passant une revue des troupes allemandes dans une ville du Nord de la France.



LE SAUVETAGE D'UN BLESSÉ FRANÇAIS

qui a pu s'échapper en endossant la capote d'un soldat allemand.



NOS AVANT-POSTES SOUS LA NEIGE

Le village de D....., près d'Arras, où l'on s'est battu ces jours derniers.



UN POSTE A EN ALSACE

Il est installé dans une cabane forestière près de



UNE TRANCHÉE

Vue d'un boyau de communication de première ligne.

L'ALBUM DE GUERRE DE "LA VIE PARISIENNE"

est redevable à ses lecteurs de presque tous les documents qu'il reproduit. Nous faisons appel à tous les amis de *La Vie Parisienne* pour nous procurer des photographies intéressantes qui seront rémunérées au prix de 10 francs. (Toutes les photographies doivent être adressées à M. le Directeur de *La Vie Parisienne*, 29, rue Tronchet, Paris.)

A midi, déjeuner lugubre au restaurant, où l'on ne reconnaît plus personne et où l'on mange le pain de la pénitence, pétri de larmes et de cendres!

Flânerie désolée, le soir, au long des boulevards, envahis de Bédiens réfugiés; heures sinistres passées au club à lire les journaux et à commenter les communiqués officiels; coup de rasoir inévitable des barbons, qui ont vécu la guerre de 1870, et qui s'en souviennent impitoyablement et intarissablement; enfin, nostalgique partie de bridge, aux mises économes, renouvelées sans joie, pour tuer le temps, puisqu'on ne peut pas tuer autre chose...

Et que dire de la soirée, sans autre distraction permise que les promesses d'ophtalmie du cinéma, la somnolente grandiloquence des chefs-d'œuvre classiques, exécutés sur les scènes subventionnées, et la torpeur des cafés-concerts, où les chansons d'il y a trente ans — ça ne nous rajeunit pas — ont un douloureux regain d'actualité!

La nécessité légale de subir un nouveau Conseil de révision a ruiné les derniers vestiges d'optimisme de notre médiocre personnage. L'Immobilisé, songeant à sa dyspepsie ancienne, aux fréquents accès de goutte qui le taquent et à la délicatesse de sa gorge qu'irrite le moindre froid, s'est demandé anxieusement dans quel hôpital militaire il pourrait bientôt être appelé à servir la République.

Et voici qu'il a été déclaré « bon pour le service armé ».

Vous connaissez mal l'Immobilisé si vous vous imaginiez que ce verdict l'a abattu. Une révolution s'est opérée en lui — la race a de ces miracles! — Son cœur s'est dilaté d'orgueil; il bombe le thorax et il tend le jarret; il est de la classe, le voilà rajeuni; il regarde l'existence avec des yeux clairs et un sourire adolescent.

L'Immobilisé est mobilisé. Il entre dans l'histoire, et, tout comme un autre, il devient de cette étoffe où le hasard taille les héros.

MARCEL PAIS.

LA NAVETTE

Il court, il court le kaiser
De l'une à l'autre frontière,
Il court, il court le kaiser
De la Vistule à l'Yser.

Il revêt à chaque fois
Son casque et ses molletières
Il revêt à chaque fois
Son uniforme et ses croix

Pour entrer, raide et bouffi,
Dans Arras ou Varsovie,
Pour entrer raide et bouffi,
Dans Verdun et dans Nancy

Son kronprinz fait comme lui,
De la Meuse à la Vistule,
Son kronprinz fait comme lui,
Cherchant la gloire et le bruit.

Kluck ici, Hindenburg là,
Lui cuisinent la victoire,
Kluck ici, Hindenburg là,
Il n'y a qu'à manger le plat.

Mais, hélas! que c'est bisquant!
Quand la victoire est servie
Mais, hélas! que c'est bisquant!
Le succès change de camp...

Oui, chaque fois qu'il paraît,
C'est toujours la même histoire,
Oui, chaque fois qu'il paraît,
C'est un désastre complet,....

Il court, il court le kronprinz,
C'en est même pitoyable!
Il court, il court le kronprinz
Et s'essouffle depuis Reims.

Vous courez comme des fous
Kaiser, kronprinz, pourquoi diable?
Vous courez comme des fous,
Moi, si j'étais que de vous,

Je resterais dans Postdam,
Dans mon palais-citadelle,
Je resterais dans Postdam,
Sans chercher tout ce tam-tam;

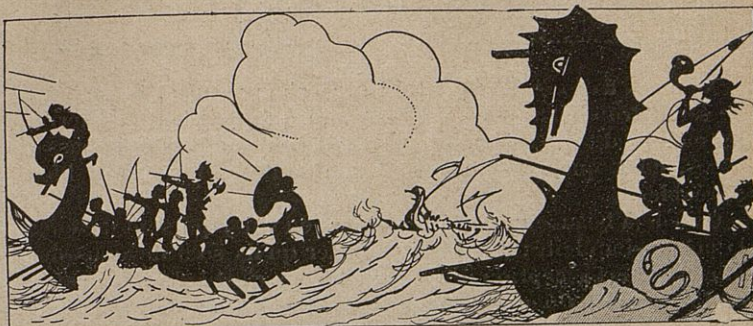
Sûr que la défaite, un jour,
Sans que j'aie au-devant d'elle,
Sûr que la défaite, un jour,
Me trouverait, car il court,....

Il court, il court le succès,
Mais c'est sur un cheval russe,
Il court, il court le succès,
Et sur un cheval français.

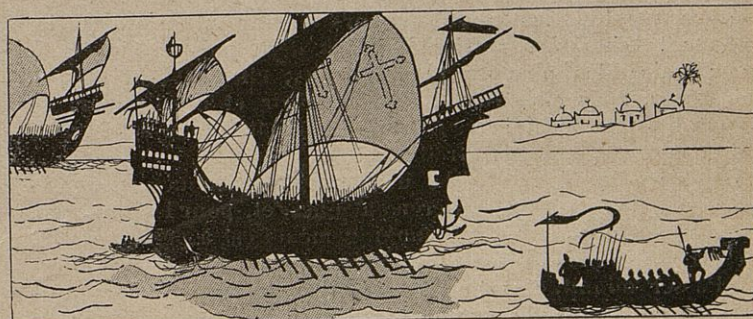
JEAN BASTIA.

DES DRAKKARS AUX DREADNOUGHTS

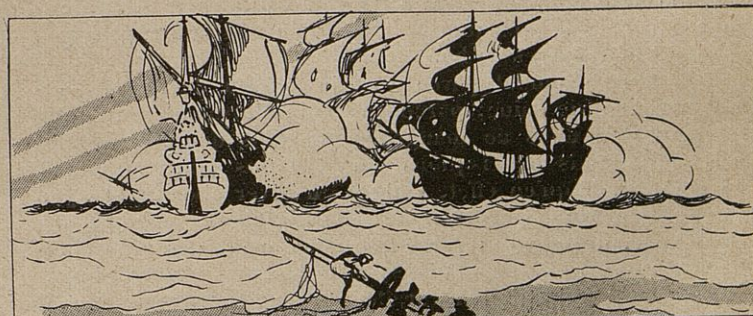
MILLE ANS DE GLOIRE NAVALE



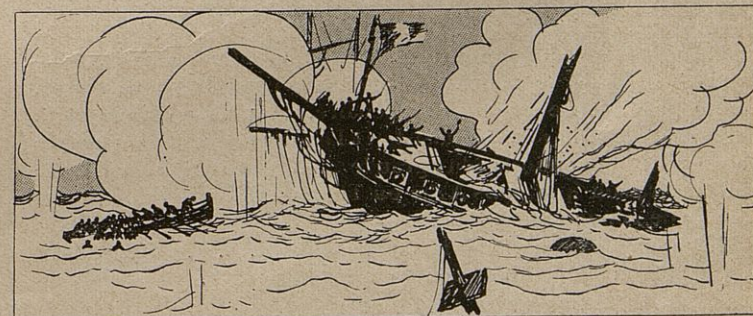
IX^e SIÈCLE. — Les ancêtres des destroyers anglais: les barques des Vikings normands remontent victorieusement l'Elbe et l'Oder.



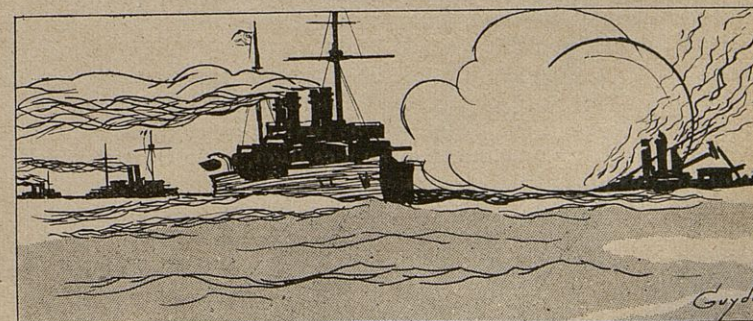
XII^e SIÈCLE. — Les galères de Richard Cœur de Lion apprennent aux Anglais la route de la Syrie: ils ne l'ont pas oubliée!



XVII^e SIÈCLE. — Les Anglais disputent la suprématie de l'Atlantique à des adversaires dignes d'eux.



XVIII^e SIÈCLE. — Aux accents de la Marseillaise, le vaisseau le Vengeur sombre glorieusement avec tous ses « poilus ».



XX^e SIÈCLE. — Les flottes anglaises et françaises, alliées, après cinq cents ans de luttes loyales, assurent partout la liberté des mers.

CHOSSES ET AUTRES

Ne nous flattons pas que tout sera changé après la guerre : ce serait trop beau ; mais il est certain que, pendant la guerre, les mœurs dites parisiennes subissent des modifications passagères, dont quelques-unes sont amusantes, et d'autres bien agréables.

On a déjà beaucoup parlé des diners en ville, qui sont devenus la même simplicité ; il faudrait ajouter qu'ils sont devenus des diners dans l'acception propre du terme, c'est-à-dire des repas où les convives peuvent manger ce que les amphitryons leur offrent. Avouons que, depuis quelques années, la cuisine française d'apparat n'avait peut-être qu'un défaut, mais le plus grave pour une cuisine : elle n'était pas comestible. Il faut croire que tous les empoisonneurs ont été mobilisés. Quelle chance ! D'humbles cuisinières sont désormais employées à l'ordinaire des plus grandes maisons ; elles ne savent pas déguiser, mais elles savent braiser, rôtir et assaisonner. Je vous dis que c'est la renaissance partout, même à table. La France se refait. Vive la tradition !

Autre joie : il est de la dernière inconvenance, pour les femmes, de se mettre entièrement nues, et, pour les hommes, de se mettre en habit. Le smoking même est à peine correct, et fait loucher les maîtresses de maison qui ont du tact.

Passer minuit, et même l'atteindre, est une autre inconvenance en temps de guerre. Le souper est un souvenir de l'ancien régime. Enfin il semblerait que l'ennui a été supprimé en même temps que les théâtres.

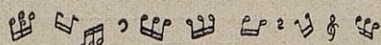
Et on se demande pourquoi les « statistiques municipales » sont si brillantes, pourquoi la mortalité est si faible, pourquoi l'« état sanitaire » est si bon !

Mais tout bêtement parce que, de gré ou de force, nous menons une vie saine ; parce que nous dormons tout notre saoul, et que nous ne mangeons pas plus que notre saoul ; parce que nous ne risquons plus tous les jours la fluxion de poitrine, et qu'en effet, malgré un hiver abominable, personne ou presque personne ne meurt plus de maladies des « voies respiratoires » ; parce que nous avons des préoccupations sérieuses et même tristes, mais nous ne savons plus ce que c'est qu'une petite contrariété intolérable. La neurasthénie ni le snobisme ne se portent plus du tout cet hiver. Pourvu que ça dure !



On nous a beaucoup chanté, ou dit la *Marseillaise*. Savez-vous qui la dit le mieux ? La bonne maman Daynes-Grassot, cette prodigieuse artiste octogénaire, la plus comique et la plus tragique, la plus fantaisiste et la plus vraie, la plus peuplée et la plus fine, enfin la plus grande... Elle nous a fait passer le même frisson que jadis Agar ou Thérèse. C'était vraiment une aïeule de l'époque héroïque.

Le même jour et dans la même salle, M. A. th. r M. y. r faisait de tardifs mais aimables débuts de conférencier.



Parmi les nouveautés de la saison, une habitude, qui n'était pas parisienne pour deux sous : vivre à l'hôtel.

Nous avions ouï dire que c'est une commodité fort prisée en certains pays, et même un chic : à Bucarest par exemple, surtout aux « Etats » ; et chose extraordinaire : sachant que cela se fait en Amérique, nous ne le faisons pas ! Nous gardions contre « l'hôtel » chez nous une telle superstition, que des Parisiens, non pas des plus vieux, se seraient privés de nourriture, ou résignés au bouillon, plutôt que s'attabler dans un dining-room ou dans un grill-room d'hôtel ; et quant à y coucher, bien qu'on dorme assez mal sous les ponts, ils auraient préféré les ponts.

Mais on est revenu, en août, de Deauville, ou en novembre de Bordeaux. Comment rouvrir les volets, rependre les rideaux et retirer les housses des meubles ? Les domestiques mâles sont mobilisés, et les femmes, qui ont toutes quelqu'un au front,

servent en dépôt du bon sens. A moins de faire son ménage soi-même... C'était aussi une mode, ou un petit jeu, il y a quelques années, cela avait même un nom anglais. Mais le jeu n'est amusant que si on a une nuée de domestiques disponibles dès qu'on se dégoûte de jouer. Il y a bien des réformés, des plus qu'embusqués : ils ne sont pas recommandables, et que de gens, après deux essais, trois essais, font maison nette et s'en vont prendre pension à l'hôtel !

Et puis, on calcule, et comme les managers font des prix doux, c'est une économie de cinquante pour cent, au bas mot. Bien plus, si l'on tient compte des faux frais. On se ruinait en taxis, car l'auto est réquisitionnée depuis longtemps, et si ce n'est pas l'auto, c'est le mécanicien. On demeurait, naturellement, dans un quartier excentrique. Quel est le Parisien, qui se respecte, qui ne demeure point dans un quartier excentrique ? Si l'on tâtait un peu de la Madeleine, voire du Boulevard ? Les plus hardis ne dépassent plus l'Etoile. Comment voulez-vous rentrer, ou même sortir, dans l'obscurité totale ?

A l'hôtel ! on se flatte aussi d'y être quasi seul et incognito. Au bout de vingt-quatre heures, on s'aperçoit qu'on connaît tous ses voisins. Son camarade a fait la même chose que lui. On grogne bien, d'abord, un peu : on n'est pas si fâché qu'on veut bien le dire. Les soirées sont si mornes ! On vit deux ou trois jours, comme un ours, dans sa chambre ; puis on se décide à faire salon, et l'hôtel parisien se transforme en casino de petit trou pas cher. On échange poliment les journaux, on se transmet les fausses nouvelles ; elles sont presque toutes pittoresques, vraisemblables et rassurantes : le client d'hôtel pendant la guerre est optimiste, parce qu'il est à son aise et n'a qu'à se laisser vivre. On médite à voix haute sur le communiqué. Ces dames tricotent avec componction, et les pianos, grâce à Dieu, restent fermés.

On ne sort presque plus. On reste chez soi, justement parce qu'on n'est pas chez soi. Les hommes, ces coureurs, vont bien dîner au cercle ou en ville de temps en temps ; mais ils rentrent de bonne heure, et on les attend : entre le dehors et le dedans, ils font la liaison. Ils racontent les choses merveilleuses qu'on leur a racontées là-bas, et qui, de raconteur en raconteur, se sont amplifiées, embellies encore. Leurs auditeurs n'y croient pas, ils y croient moins encore. Ça fait toujours plaisir. Ils ont ordinairement dîné avec un Russe (quelqu'un de l'ambassade), ou un Anglais (quelqu'un du corps expéditionnaire), ou un neutre, qui leur a assuré qu'il renoncera à la neutralité demain ; ou bien avec un de nos généraux, qui leur a promis positivement que la paix serait signée entre le vingt-cinq juin et le douze juillet, de toute façon avant le quatorze. Et sur cette assurance, comme on dort bien !

Certains hôtels, comme le M...., sont mi-partie hôtels et mi-partie ambulances. Les blessés convalescents qui se promènent dans les couloirs se font de belles relations, en Argentine.

Le plus désirable est cet hôtel où voulut jadis vivre et mourir un roi en exil, pour bien marquer qu'il tenait sa déchéance pour provisoire, se considérait en voyage, et ne faisait pas une installation. Chacun son vatican. Ici réside maintenant la baronne Elle s'assoit successivement devant toutes les tables où elle trouve une écriture et une plume, et parmi le murmure des conversations discrètes, elle fait des vers dans tous les coins.

Elle a raison d'en faire, s'ils sont bons. Il ne serait que temps que la guerre nous suscitât un poète. Les vers que depuis six mois ont publiés les revues et les journaux ne sont pas nombreux, il n'y en a pas d'ici à la lune ; en revanche, on ne peut pas dire que nous nous rattrapons sur la qualité.

Ne nommons personne, mais reconnaissons indistinctement que le son du canon n'inspire ni ..., ni ..., ni ... Vous m'entendez. J'aime à croire que vous avez assez de goût pour n'avoir pu lire leurs poèmes (!) sans consternation. Nos chers soldats sont « les Achilles d'une Iliade qu'Homère n'inventerait pas ». Le besoin d'Homère ne se fait donc pas sentir, et c'est tant mieux, car nous serions dans de beaux draps.

Nous avons un poète, un seul, c'est Raoul Ponchon. Nos prosateurs sont plus heureux, mais bien imprudents. Ils sont partis, comme on dit au théâtre, un ton trop haut. Comment pourront-ils se maintenir à ce diapason, si la guerre dure encore quelques mois ? Ils avaient compté, eux aussi, sur une guerre courte et

sur une victoire soudaine. Je les admire d'être si éloquents tous les matins depuis six mois. Auront-ils la force de l'être six mois encore? Aucun des plus grands orateurs de l'antiquité n'a été éloquent trois cent soixante-cinq fois de suite sans souffler. Démosthène lui-même et Cicéron auraient claqué à ce métier-là.



Pour les civils, la guerre est vraiment l'épreuve du feu. Il y a des gens qui ne paraissent pas plus ennuyeux que d'autres, ni plus sots, ni plus dénués de caractère, et qui sont devenus, à la lettre, impossibles.

Redeviendront-ils possibles après? *That is the question.* Ou le souvenir des heures où nous ne pouvions plus les voir ne nous dispensera-t-il pas à jamais de les fréquenter?



Il paraît bien que toutes les précautions sont prises contre le commodore de la flotte aérienne allemande. Un seul point reste à déterminer : par quel signal avisera-t-on, s'ils viennent, le bon peuple de Paris? (Entre nous, on ferait peut-être mieux de ne rien lui dire, car son premier soin sera de se répandre par les rues et de lever le nez en l'air.)

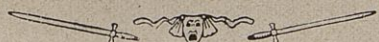
Nos amis russes recommandent l'emploi du canon, qui, à Pétrograd, avertit les habitants que l'eau monte.

Un premier coup signifie: Attention!

Un deuxième: La crue se dessine.

Et trois coups précipités signifient: Vous n'avez que le temps de filer.

C'est à ces trois coups que nous nous empresserons d'ouvrir nos fenêtres et d'armer nos jumelles.



Nos artistes et les artistes belges exposeront à San-Francisco. Voilà qui a de l'allure, et qui est bien français et bien belge. L'échange de télégrammes à ce propos, entre le Président de la République et le roi Albert, a été particulièrement heureux, et il est fort bien que le Président ait visité, comme en temps de paix, l'exposition préliminaire des envois français et belges, au Petit-Palais.

Il est aussi fort bien que le Petit-Palais ait eu les honneurs de cette exposition préliminaire; car c'est une des maisons où, voilà environ cinq mois, on s'est bien tenu. Nous n'en saurions dire autant de toutes les maisons.

M. Henri L. p. uze a beau être de Montauban, il a été en ce temps-là plus parisien que les Parisiens de Paris. On l'a prié d'emballer la collection Duthuit: il l'a emballée, mais quand on lui a demandé s'il désirait la transporter lui-même sous un ciel plus clément, il a doucement répondu que cela ne lui paraissait pas bien nécessaire et qu'il avait une affection extrême pour les Champs-Élysées, le Cours-la-Reine et l'avenue Alexandre III.

Il s'est trouvé que M^{me} L. p. uze qui revenait tout justement de la campagne n'avait aucune envie d'y retourner. M. et M^{me} L. p. uze n'ont pas fait Charlemagne: on s'en souviendra. Et pour se distraire aux heures tristes, ils récoltaient sur leur terrasse les balles tirées contre les taubes et qui étaient venues mourir là, — et qui auraient pu tout aussi bien tuer.



On savait qu'il était chargé de mission. Mais quelle mission? Secrète, et jamais secret ne fut mieux gardé: si bien que les gens qui veulent être informés de tout, vexés de n'être informés de rien, allaient jusqu'à prétendre que cette mission secrète était indéfinissable et illusoire.

Mais tout finit par s'ébruiter. Il s'agissait de venins, de sécrums et de serpents. Qui l'eût cru?

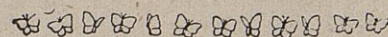
Il a rempli cette mission. Il l'a remplie *lui-même!* Et il l'a remplie si consciencieusement qu'il a été mordu, et qu'on a fait sur lui l'expérience du sérum. Un seul détail reste dans l'ombre, mais finira sans doute par être élucidé: quel est le serpent qui l'a mordu? Est-ce un surucucu? Est-ce un jararaca?

Ce que j'admire le plus en cette histoire, c'est que tous les journaux qui la relatent ont fait la même plaisanterie: M...., enfin le mordu, va mieux. On n'a pas de nouvelles du serpent.

Vous entendez bien, tous les journaux, sans exception, ont dit:

« On n'a pas de nouvelles du serpent. »

Et il est encore des gens pour douter de l'unanimité française!



Les brassards...

Que sont-ils devenus? Il en était autant que de fanions. On en voyait des blancs, des verts, des marions, des bleus, des verts et blancs, des bleus et rouges et des tricolores. Et l'on ne pouvait rencontrer alors un homme sans insigne.

De fait, le moindre poste administratif, la moindre occupation de l'Etat ou de la Ville en conféraient l'usage et il semblait que leur succès dût être durable...

Pourquoi ne les voit-on plus? Sans doute parce qu'ils apostrophèrent parfois l'héroïsme à bon compte de ces « immobilisés » qui, mesurant leur enthousiasme à leur inactivité, manifestèrent jadis une exaltation sans mesure — qu'on se rappelle les gens délirants qui le 10 août déclaraient l'armée russe à cinq étapes de Berlin — sans doute encore à cause de notre élégance naturelle, parce que dans cet instant la simplicité seule est de mise et qu'au mépris de la vanité il nous déplaît, où nous sommes utiles, d'afficher sans discrétion l'attestation des services que nous rendons.



NOTRE COURRIER

Nous avons reçu la magnifique lettre suivante :

Monsieur le Directeur,

Vous avez été assez aimable pour me signaler parmi les blessés du monde des théâtres, dans votre numéro du 23 janvier.

Permettez-moi de rétablir les faits.

Je n'ai pas reçu dix-sept balles au visage; une seule aurait suffi pour m'envoyer *ad patres!* J'ai été atteint par dix-sept éclats de grenade. J'ai perdu l'œil droit, c'est vrai; mais la France, qui fait bien les choses, va m'en offrir un tout neuf, en verre (article de Paris) et je vais pouvoir repartir pour Buenos-Aires, où je dirige depuis cinq ans le journal de théâtre que j'y ai fondé et qui a nom *La Lorgnette*.

Si j'emporte un vilain souvenir des Boches, j'en emporte un admirable, inoubliable de mes camarades et de mes chefs. Avec des gars comme ceux que j'ai connus, avec de l'endurance et de la patience, nous sommes assurés de la victoire.

Agréez, etc...

A. MELCHISSÉDEC, fils.

Sergent de réserve territoriale.

Dans les *On dit...* d'un de nos derniers numéros, nous avons raconté que les jeunes filles d'une ville de Bretagne se sont secrètement mais solennellement engagées à n'épouser qu'un homme qui, pendant la guerre actuelle, se sera comporté en vaillant soldat. Voilà qui est fort bien: mais pourquoi ces charmantes petites Bretonnes ont-elles décidé qu'elles refuseraient leur main à ceux qui auraient fait campagne comme automobilistes? Cette décision a indigné un grand nombre de nos lecteurs, qui, très courageusement et très dangereusement, conduisent des auto-mitrailleuses ou des automobiles de liaison sous le feu de l'ennemi. Nous ne pouvons reproduire toutes leurs lettres, pourtant fort pathétiques (il en est même une en vers intitulée *l'Embusqué de l'Automobile*); mais nous transmettons leurs légitimes protestations aux jeunes ligueuses, dont, nous en sommes sûrs, le cœur sera ému. Sans aucun doute elles comprendront qu'il est injuste de confondre avec certains chauffeurs d'arrière-ligne (d'ailleurs de moins en moins nombreux) les braves automobilistes du front, qui, sous la pluie, la neige, les obus, méritent les honneurs de la victoire comme ils en ont les peines.

Nous sommes heureux de pouvoir remercier nos nombreux confrères de la presse quotidienne qui ont bien voulu faire l'éloge de notre concours: L'EUROPE DE DEMAIN. Le *Journal des Débats* lui a consacré un long et sympathique article qui a eu de nombreux échos. A l'étranger, le *National Suisse*, l'*Impartial du Jura* et beaucoup de journaux canadiens ont manifesté pour notre initiative un intérêt amical dont nous leur exprimons notre reconnaissance.

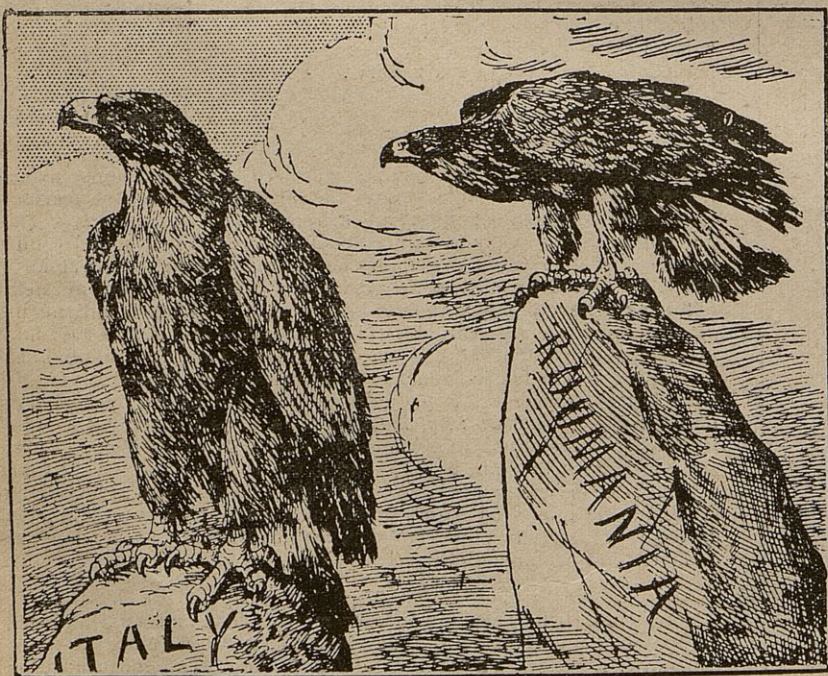
LA GUERRE A COUPS DE CRAYON

PETITE REVUE DE LA CARICATURE ÉTRANGÈRE



POURQUOI L'ARMÉE TURQUE TARDE-T-ELLE A ATTAQUER L'ÉGYPTE?

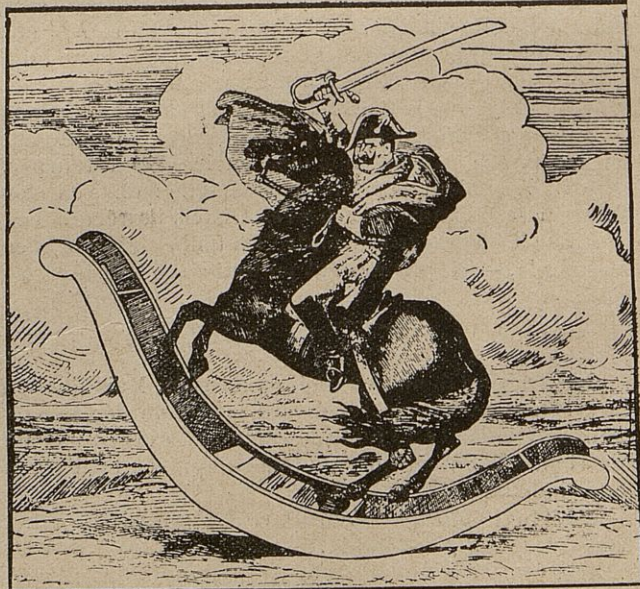
Les progrès de l'armée turque, en Syrie, sont retardés par la difficulté que les officiers allemands éprouvent à apprendre le pas de parade aux chameaux.
(The Bystander, de Londres.)



VONT-ILS PRENDRE LEUR VOL?

L'aigle italien est encore hésitant, mais déjà l'aigle roumain déploie ses ailes.
(The Westminster Gazette, de Londres.)

QUI TROP BASCULE SOUVENT CULBUTE!



GALOP SUR PLACE

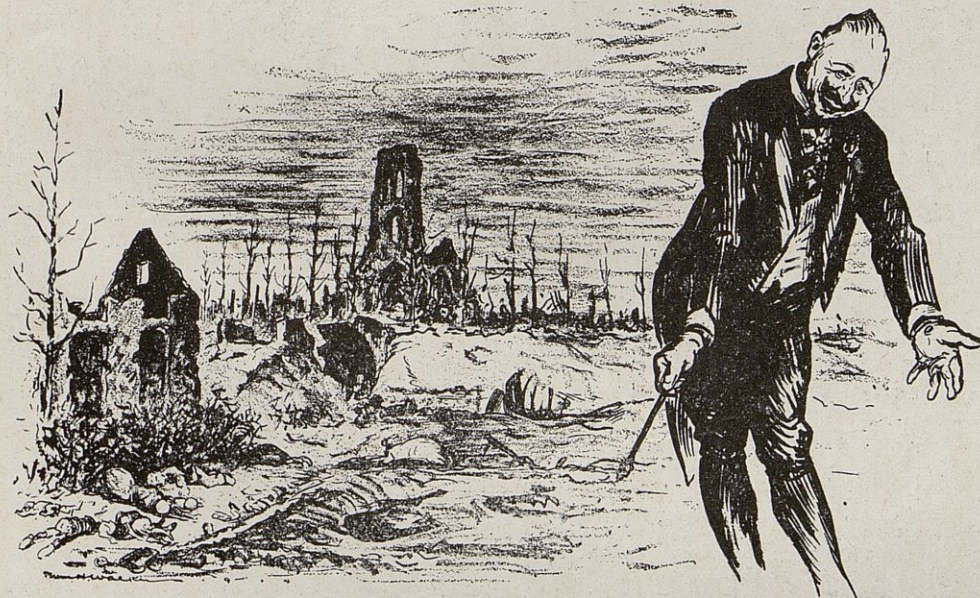
De l'Est à l'Ouest, de l'Ouest à l'Est, Guillaume va, vient, s'essouffle:
il court tout le temps et n'avance point!

(John Bull, de Londres.)



LE VILAIN SORCIER

— Mesdames et Messieurs, je vais avoir l'honneur de faire devant vous un tour d'escamotage : vous voyez ici la Belgique...



... Un coup de baguette, et vous ne la voyez plus ?

(Life, de New-York.)



LES ANGLAIS PEINTS PAR EUX-MÊMES

Quelques silhouettes de l'armée britannique dessinées par un artiste du Sketch, de Londres.

ERRATUM. — Dans notre numéro du 2 janvier, une erreur typographique nous a fait attribuer au *Punch* un dessin qui représentait le kaiser se heurtant la tête contre les murs de Calais : c'est à notre spirituel confrère de Londres, le *Bystander*, que cette caricature avait été empruntée.

PARIS - PARTOUT

Dans le cabinet de travail d'un artiste au talent très souple et très populaire, se trouvent apposés sur les murs les portraits de nos auteurs contemporains, ornés de dédicaces flatteuses.

Mais le maître de céans, à l'esprit vif et primesautier, a eu soin de coller, très apparente, une bande sur les cadres qui entourent les figures rayonnantes de Franz Lehar et de Hugo Félix ; et sur cette bande infamante on peut lire en caractères extra-visibles : SÉQUESTRE.

L'envers de la toile.

Félix Duquesne est en ce moment à Londres où il donne au profit des blessés alliés une série de représentations.

L'autre soir, avant d'entrer en scène, il tomba et son évanouissement dura quelques minutes.

Le pauvre artiste venait d'apprendre la mort héroïque de son fils bien-aimé.

Les artistes de notre Académie nationale de musique vont donner bientôt, à leur profit, des matinées au Trocadéro, et ceci en attendant la réouverture de l'Opéra.

Espérons que les événements permettront bientôt à M. Jacques Rouché d'inaugurer brillamment sa nouvelle direction dans le palais Garnier. PITT.

Physiothérapie et Massothérapie BAINS et BAINS
Comtesse P..., 4, r. Duphot, pr. la Madeleine. de VAPEUR

Soins Hygiéniques MANUCURE
23, boul. d. Capucines (Opéra)

MANUCURE SOINS D'HYGIÈNE. M^{lle} LOUISE,
7, RUE DE CALAIS, 3^e sur cour.

SOINS D'HYGIÈNE Manucure. Bains.
19, rue Saint-Roch (Opéra).

BONNE PÉDICURE Soins d'Hygiène 2, RUE MEHUL
3^e sur entresol.

Soins d'Hygiène MANUCURE. BERTHE, 7, rue
d. Dames, 2^e ét., 11 à 7 (pl. Clichy).

Miss APRIL MANUCURE. Soins de Beauté,
31, rue Labruyère.

Miss RÉGINA SOINS D'HYGIÈNE, MANUCURE
Mais. 1^{er} ord. 18, r. Tronchet (Madeleine)

Nelly ANDER'S MANUCURE, 36, place de la Made-
leine. (English spoken.)

Miss GINETT'S American Manucure, Soins d'hy-
giène, 13, rue de la Tour-des-
Dames (Entresol). Trinité (10 à 7 heures).

MADELEINE MANUCURE. SOINS D'HYGIÈNE. Maison
de 1^{er} ordre. 21, rue Boissy-d'Anglas.

PHOTOS INÉDITES
MERVEILLEUSES NOUVEAUTÉS
Éch. 5 fr. Superbes assorti-
ments. 10, 20 fr. ROLAND, 38, rue de Cléry, PARIS.

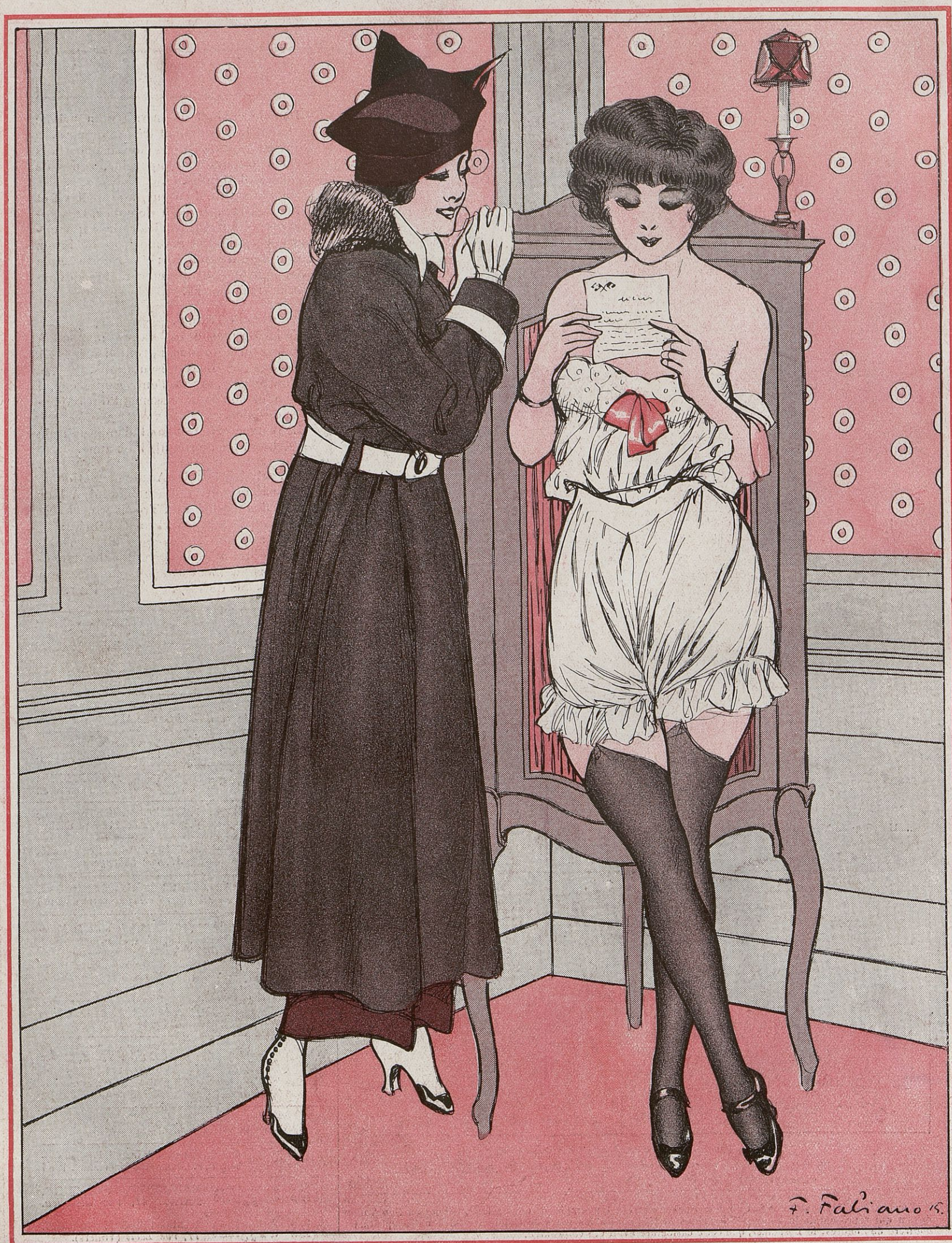
HYGIÈNE et BEAUTÉ 7, rue Miromesnil,
2^e esc. Entr. (1 à 6 h.)

Miss Florry Améric. Manuc. Nell. install. English spo-
ken. 6, r. Caumartin (Madeleine). 10 à 7

Soins d'Hygiène MANUCURE, PÉDICURE,
BAINS. 41, rue Richelieu.

Soins d'Hygiène MANUC. PÉDIC. M^{lle} HENRIET,
11, rue Lévis (Villiers).

LA CUISINE DE LA GUERRE



- Enfin, qu'est-ce que c'est que ces « marmites » dont il parle tout le temps ?
— Ma chère, une « marmite » c'est le pot-au-feu dans lequel les Allemands mijotent leur bouillon de kultur.